

HOMÉLIE 5

«Considérez votre réunion d'appelés, mes frères; il n'y en a pas beaucoup de sages selon la chair, beaucoup de puissants, beaucoup de nobles; ce qui est insensé selon le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les sages.»

1. Paul venait de dire que ce qui est insensé en Dieu l'emporte sur toute la sagesse des hommes; il déclare maintenant que cette sagesse humaine est rejetée, ce qu'il établit par le témoignage des Ecritures et par l'évidence des faits. Il invoquait ce témoignage, quand il disait : «Je détruirai la sagesse des sages.» Il a fait ressortir cette évidence quand il s'est écrié : «Où sont les sages et les docteurs ?» Il nous a même fait voir que ce n'est pas là une chose nouvelle, qu'elle date de loin, qu'elle a été depuis longtemps préfigurée : «Il est écrit : Je détruirai la sagesse des sages.» De plus, c'est un bien qu'il en soit ainsi, et nous devons en bénir la Providence; comme le monde n'a pas connu Dieu, n'ayant pas recours à la divine sagesse, Dieu a jugé bon de sauver par la folie de la prédication ceux qui embrasseraient la foi; il a voulu que la croix fût le symbole de la puissance et de la sagesse ineffables, et que ce qui est folie en Dieu fût bien au-dessus de la sagesse humaine. Il le montre de nouveau, non plus par les maîtres, mais par les disciples eux-mêmes : «Considérez votre réunion d'appelés.» Les maîtres ne sont pas seuls des hommes simples, les disciples ne le sont pas moins : «Il n'y a pas beaucoup de sages selon la chair.» De là ressort précisément la force et même la sagesse de la prédication, puisqu'elle a pu convaincre tant d'hommes, et des ignorants. En effet, ce sont bien là les plus difficiles à convaincre, quand il s'agit surtout de vérités nécessaires et sublimes.

Ils avaient cru cependant; et c'est à leur propre témoignage que Paul en appelle : «Considérez votre réunion, mes frères,» examinez-la, recherchez-en les éléments. Que des hommes sans instruction aient accepté une doctrine aussi parfaite, la plus parfaite de toutes les doctrines, rien ne saurait mieux attester la sagesse de celui qui l'a révélée. Que signifie cette expression : «Selon la chair ?» A juger d'après le sens, selon les conditions extérieures de la vie présente. Après cela, ne voulant pas être en lutte avec lui-même, lui qui avait converti le proconsul, l'aréopagite, Apollo, quelques autres savants dont le nom nous est connu, ne dit pas : Aucun sage, mais bien : «Pas beaucoup de sages.» Dieu n'avait pas un parti pris d'appeler les uns et de laisser les autres; les sages n'étaient pas repoussés, le nombre des hommes simples était seulement beaucoup plus considérable. Pourquoi ? Parce que le sage selon la chair est d'un orgueil insupportable; son orgueil va même jusqu'à la folie, puisqu'ils ne peut pas s'affranchir d'un enseignement corrompu. Qu'un médecin entreprenne d'enseigner son art, ceux qui savent peu et mal, qui pratiquent déjà cet art d'une autre manière, ne renonceront pas facilement à leurs habitudes pour écouter ses leçons; ceux qui ne savent rien les accepteront beaucoup mieux. C'est ce que nous voyons ici : la simplicité a disposé les hommes à la foi, l'arrogance et la haute opinion d'eux-mêmes n'obstruant pas alors leur esprit. Ceux-là sont vraiment les plus insensés qui prétendent saisir par la raison ce qu'on ne saurait trouver que par la foi.

Quand un ouvrier travaillant à la forge ne prend le métal incandescent qu'au moyen des tenailles, si quelqu'un essaie de le prendre avec la main, nous le regardons certes comme frappé de démence : il en est de même des philosophes qui se sont efforcés de découvrir par eux-mêmes des choses de cette nature. Ils ont outragé la foi, sans découvrir ce qu'ils cherchaient. «Pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de nobles.» Le faste est trop souvent leur partage. Or, rien ne fait obstacle à la vraie connaissance de Dieu, comme l'orgueil et l'amour des richesses. De là vient, en effet, qu'on est préoccupé des choses présentes et qu'on ne tient aucun compte de l'avenir; les oreilles sont fermées par les sollicitudes de la vie. «Dieu a choisi ce qu'il y avait d'insensé dans le monde.» C'est le suprême cachet de la victoire, qu'elle soit remportée avec de tels instruments.

2. Les Grecs n'ont pas tant à rougir quand ils sont convaincus par des sages; mais ce qui les confond, c'est de voir un artisan, un homme sans asile, les dépasser dans les voies de la philosophie. Aussi, Paul ajoutait : «Pour confondre les sages.» Dieu n'a pas moins rabaissé les autres avantages dont les hommes sont fiers : «Il a choisi ce qu'il y avait de faible dans le monde, pour confondre les puissants.» Ce n'est pas seulement aux ignorants, c'est encore aux pauvres, aux humbles, aux méprisés qu'il a fait appel, pour humilier ceux qui occupaient le plus haut rang : «Ce qu'il y avait de méprisable et de vil selon le monde, ce qui n'était même pas, afin de détruire ce qui était.» Que veut-il dire par «ce qui n'était pas ?» Les hommes qu'on tenait pour rien, complètement effacés dans l'estime des autres. La puissance ne saurait

HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

mieux se manifester qu'en renversant ainsi les grands de la terre par des hommes de néant; pensée que nous retrouvons ailleurs : «Ma puissance éclate pleinement dans la faiblesse.» (II Cor 12,9) C'est la marque d'une bien grande puissance en réalité de former tout d'un coup à la plus haute philosophie des hommes dédaignés jusque-là, et repoussés de toutes les écoles. Si nous admirons un médecin, un rhéteur ou tel autre, alors surtout qu'ils éclairent l'intelligence des hommes les plus grossiers; si c'est un prodige de faire raisonner sur les choses de l'âme un homme sans instruction, que dirons-nous de cette philosophie qui embrasse les choses mêmes du ciel ? Dieu ne se proposait pas simplement d'opérer un miracle ou de montrer son pouvoir, il voulait aussi confondre l'arrogance. Telles étaient tout à l'heure les expressions de Paul : «Pour confondre les sages pour détruire ce qui était;» et maintenant il insiste encore : «Afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu.»

Dieu ne néglige rien pour réprimer le faste et le déraciner de votre cœur; vous ne cessez pas cependant de vous y complaire : il a tout fait pour que vous lui rapportiez entièrement le bien accompli, sans retour sur vous-même; et c'est d'un homme que vous prenez obstinément le nom. Pouvez-vous espérer d'avoir quelque droit à l'indulgence ? Le Seigneur a pris soin de nous montrer qu'il nous est impossible d'obtenir le salut par nos seules forces et cela, dès le commencement. Alors déjà les hommes ne pouvaient se sauver que par sa grâce; il fallait que la beauté des cieux et la grandeur de la terre, que tout ce spectacle de la création déroulé devant eux, les fit remonter au Créateur des choses. C'était confondre d'avance les vaines prétentions de la sagesse humaine. Tel qu'un maître qui aurait prescrit à son disciple de se laisser constamment guider, et qui le verrait ensuite s'en rapporter à son propre jugement et vouloir tout apprendre par lui-même, l'abandonne quelque temps pour lui bien prouver qu'il ne saurait pas se passer des leçons d'un autre, et revient alors lui donner son secours, telle Seigneur fit primitivement aux hommes une loi de suivre en tout les indications des créatures, et, comme ils n'ont pas voulu, après leur avoir démontré par l'expérience qu'ils ne se suffisaient pas, il est enfin venu les conduire par une autre route : il leur avait donné le monde comme table de la loi. Les philosophes n'ont pas réfléchi là-dessus, ils ont refusé de se soumettre et d'entrer dans la voie qu'il avait lui-même tracée. C'est alors qu'il nous a conduits par une voie différente plus lumineuse que la première, et qui devait mieux faire voir à l'homme l'insuffisance de ses moyens.

Avant cette révélation, il était permis de recourir aux raisonnements, de s'appuyer sur la sagesse humaine, mais en prenant toujours la création pour guide : aujourd'hui nul ne peut se sauver s'il ne consent pas à devenir fou, c'est-à-dire à laisser de côté tout raisonnement et toute sagesse terrestre, pour se mettre sous la conduite de la foi. Ce n'est pas une chose peu digne d'attention que de nous avoir ainsi facilité le chemin, et puis d'avoir détruit la maladie jusque dans sa cause, si bien que les hommes n'aient plus sujet de se glorifier et de s'enorgueillir : «Afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu.» Le péché provient de ce qu'ils ont prétendu s'élever par leur sagesse au-dessus des lois de Dieu, ne voulant pas suivre dans leur instruction la méthode dont il est l'auteur. Aussi n'ont-ils rien appris complètement. Et dès l'origine il en fut de même. Le Seigneur avait dit au premier homme : «Fais ceci, ne fais pas cela.» Adam crut arriver à de plus amples découvertes et n'obéit pas; ce qui lui fit perdre ce qu'il possédait. Dieu dit aux hommes qui vinrent dans la suite : «Ne vous arrêtez pas aux choses créées, voyez le Créateur dans son œuvre.» Eux, s'imaginant avoir trouvé une sagesse supérieure à celle-là, s'engagèrent dans mille labyrinthes. Luttant dès lors les uns contre les autres et souvent contre eux-mêmes, ils ne découvrirent pas Dieu, ils n'eurent pas même de la création une connaissance bien arrêtée, une idée convenable. Voilà pourquoi, renversant de fond en comble leurs opinions, Dieu mit en avant les hommes les plus simples, afin de mieux montrer ainsi que tous avaient besoin de la sagesse d'en-haut.

Il a voulu que, non seulement sous le rapport de la connaissance, mais encore sous tous les autres rapports, les hommes et toutes les créatures sans exception eussent absolument besoin de lui : c'était la plus haute affirmation de leur dépendance et de son domaine, c'était aussi les prémunir contre leur perte en les empêchant de s'éloigner de lui. Telle est la raison pour laquelle il ne leur a pas permis de se suffire. S'il en est tant qui le dédaignent aujourd'hui, malgré la nécessité qui leur est faite, à quel excès d'orgueil ne se seraient-ils pas portés dans le cas contraire ? Ce n'est donc nullement par envie qu'il leur a refusé ce sujet de gloire, c'est pour les détourner de l'abîme où l'orgueil les aurait précipités. «De là vous êtes établis dans le Christ Jésus, qui nous a été donné de Dieu pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption.» – «De là,» non par nature, par le fait même de votre existence, mais bien par la foi. Cela revient à dire que ce n'est pas par le sang ni par la volonté de la chair qu'ils sont devenus les enfants de Dieu. Ne pensez pas

HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

néanmoins qu'après nous avoir ôté ce sujet de gloire, il nous laissera là; il va nous en donner un bien plus noble. Sans doute, nous ne devons pas nous glorifier devant Dieu. Nous sommes ses enfants; mais c'est par le Christ que nous avons acquis ce titre. Après avoir dit : «Il a choisi ce qu'il y a d'insensé et de vil dans le monde,» Paul reconnaît aux disciples la plus haute de toutes les noblesses, puisqu'il les déclare enfants de Dieu. Or, ce n'est pas tel homme ou tel autre, c'est le Christ qui nous a communiqué cette dignité, lui seul nous ayant faits sages, justes et saints. Voilà le sens de ce mot : «Il est devenu notre sagesse.»

3. Oui pourrait donc l'emporter sur nous à cet égard, du moment où Dieu nous a donné, non la sagesse d'un Platon, mais le Christ même pour sagesse ? Pourquoi l'Apôtre fait-il remonter le don à Dieu ? Comme il venait de dire de grandes choses du Fils unique, ne voulant pas laisser croire qu'il n'était pas engendré, il mentionne aussi le Père. Cet hommage rendu, Paul attribue de nouveau tout au Fils, qu'il dit être devenu notre justice, notre sanctification et notre rédemption. N'oublions pas cependant que par le Fils il fait tout remonter au Père. Pourquoi, au lieu de dire qu'il nous a rendus sages, s'exprime-t-il ainsi : «Il est devenu notre sagesse ?» Pour nous montrer la magnificence du don; c'est-à-dire : Il s'est donné lui-même à nous. Voyez la marche suivie dans ce don : Le Christ nous a d'abord rendus sages en nous délivrant de l'erreur, puis justes et saints en nous donnant l'Esprit; et de la sorte il nous a soustraits à tous les maux, en nous identifiant avec lui. Cette identification s'accomplit par la foi, je le répète, et non par l'essence même. Ailleurs, l'Apôtre dit que nous sommes devenus justice dans le Christ : «Celui qui ne connaissait pas le péché est devenu péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui.» «II Cor. 5,21) Ici c'est lui qui devient notre justice; si nous le voulons donc bien, notre union avec lui ne saurait être plus grande. C'est au Christ et non à d'autres que nous devons d'être devenus sages : en lui seul doit se glorifier celui qui se glorifie; car c'est par le Christ que tout a été fait.

Aussi l'Apôtre, après avoir dit : «Il est devenu notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption,» ajoute-t-il : «Afin que, selon qu'il est écrit, celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur.» (Jer 9,23) C'est encore pour cela qu'il s'est tant déchainé contre la sagesse des Grecs, toujours dans le but de persuader aux hommes de se glorifier dans le Seigneur, seul genre de glorification qui soit légitime. Quand nous cherchons par nous-même les choses qui sont au-dessus de nous, rien n'égale notre folie et notre impuissance. Nous pouvons bien avoir une langue déliée, mais une solide doctrine, non; nos raisonnements sont alors comme des toiles d'araignées. Plusieurs philosophes en étaient venus à ce point de démente, qu'ils enseignaient que rien de ce qui existe n'est réel; pour eux, la réalité était tout l'opposé de ce qui frappe nos regards. Ne vous attribuez donc aucun bien, et glorifiez-vous uniquement en Dieu; ne rapportez rien non plus à un autre homme. S'il ne faut rien rapporter à Paul, que dirons-nous des autres ? «J'ai planté, déclare-t-il lui-même, Apollo a arrosé; mais Dieu seul a donné l'accroissement.» (1 Cor 3,6) Celui qui sait se glorifier dans le Seigneur, ne s'enorgueillira jamais, il gardera toujours la modération et la reconnaissance. Telles ne sont pas les institutions des Grecs; ils attribuent tout à leur propre énergie. De là vient qu'ils ont divinisé des hommes, tant ils étaient perdus d'orgueil.

Le moment est venu cependant de les combattre. Où donc en sommes-nous restés dans notre dernier discours ? Nous disions que le triomphe remporté sur les philosophes par des pêcheurs n'était pas chose humaine; du moment donc où cela s'est fait, il faut nécessairement y voir l'action de la grâce. Nous disions encore que les apôtres ne pouvaient pas même avoir conçu l'idée de pareilles œuvres, et nous avons ensuite montré que, non contents d'en former le projet, ils les ont menées à bout sans effort et sans peine. C'est sur ce point que devra rouler aujourd'hui notre discours : Comment leur serait-il venu dans l'esprit d'espérer vaincre le monde, s'ils n'avaient pas vu la résurrection du Christ ? Etaient-ils assez hors d'eux-mêmes pour se faire une semblable idée sans fondement et sans motif ? Cela dépasse toutes les limites de la démente, de supposer qu'on réussira dans une entreprise de ce genre en dehors du secours divin. Et comment l'eussent-ils accomplie, n'ayant plus l'usage de leur raison et de leur intelligence ? S'ils en avaient la libre possession, comme du reste les événements le prouvent, se peut-il que douze hommes seul; sans avoir reçu du ciel des gages certains de succès, sans être assurés que Dieu lui-même serait leur auxiliaire, eussent osé s'engager dans de si terribles combats, sur mer comme sur terre, dans le but de changer les mœurs de l'univers, les vieilles croyances des peuples, et soutenir la lutte avec tant de générosité ?

Chose encore plus étonnante, comment ont-ils cru persuader leurs auditeurs quand ils les appelaient aux demeures célestes ? Aurait-ils même été nourris au sein de la gloire, des richesses, de la puissance et du savoir, qu'ils n'eussent pas été de force à soulever ce

HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

redoutable fardeau; cela du moins leur eût permis d'avoir quelque espérance. Mais non, les uns n'avaient connu jusque-là que leurs filets, les autres étaient des corroyeurs, d'autres encore des publicains. Or, rien de moins apte que de telles occupations à préparer les âmes aux inspirations de la philosophie, au triomphe de la parole, aux grandes pensées, surtout lorsqu'on n'est encouragé par aucun exemple. Bien loin d'avoir des exemples encourageants, capables de leur faire espérer la victoire, ils en avaient de tout opposés, et dont le souvenir était encore vivant. Beaucoup de novateurs avaient péri dans leurs tentatives; et je ne parle pas des Grecs, qui pour eux n'existaient pas à cette époque; je parle des Juifs, et des Juifs contemporains. Ils n'étaient pas non plus que douze hommes; c'est avec une grande multitude qu'ils s'étaient jetés dans les changements. Theudas et Judas avaient de nombreux sectateurs quand ils furent exterminés. De tels exemples étaient bien capables d'ouvrir les yeux des apôtres en les effrayant, s'ils n'avaient pas eu la conviction qu'il était impossible de vaincre sans le secours d'en-haut. En comptant même sur la victoire, dans quel espoir eussent-ils affronté tant de dangers, s'ils n'avaient pas porté leurs regards vers les choses futures ? Oui, supposons qu'ils fussent certains de triompher, de quoi leur aurait servi d'amener tous les hommes à celui qui ne serait pas ressuscité, d'après ce que vous dites ?

4. Quoique nous ayons la foi touchant le royaume des cieux et les biens innombrables qu'il renferme, difficilement nous nous exposons au danger; comment donc en auraient-ils subi de si graves sans but et sans espoir, absolument pour leur malheur ? Si les faits qui s'étaient accomplis n'avaient été qu'imaginaires, si le Christ n'était pas monté au ciel, les inventeurs de ces fables, en les soutenant avec une pareille obstination, en tâchant ainsi de les persuader aux autres, outrageaient la divinité et devaient attirer mille foudres sur leur tête. D'ailleurs, eussent-ils eu ce courage pendant que le Christ était avec eux, qu'ils l'auraient senti s'évanouir après sa mort. En effet, s'il n'était pas ressuscité, il n'eût plus été pour eux qu'un imposteur qui voulait les prendre pour dupes. Ignorez-vous que les armées, alors même qu'elles seraient inférieures en force, luttent avec énergie tant que vit leur général ou leur roi, et qu'elles se dissolvent, seraient-elles puissantes, quand il vient à tomber ? Quelle raison valable les apôtres avaient-ils pour eux, au moment d'aborder l'œuvre de la prédication et d'aller parcourir tout l'univers ? Que d'obstacles ne devaient pas plutôt les retenir ? S'ils étaient frappés de démence, je ne saurais assez insister sur ce point, tout succès leur était impossible; on ne se laisse pas persuader par des fous : s'ils ont réussi dans leur œuvre, comme cela n'est pas douteux, comme l'événement le prouve, ils étaient les plus sages des hommes. Il est dès lors évident qu'avec une telle sagesse ils ne se sont pas jetés en aveugles dans une pareille mission. S'ils n'avaient pas vu ressusciter leur Maître, encore une fois, quel motif eût pu les pousser à cette guerre ? Quel motif ne devait pas les en éloigner ? Il leur avait promis qu'il ressusciterait dans trois jours, que le royaume des cieux serait leur partage, qu'ils subjugueraient le monde entier après avoir reçu l'Esprit saint, il leur avait dit mille autres choses complètement supérieures à la nature; si rien de cela n'était donc arrivé, ils auraient eu beau croire en lui de son vivant, qu'ils l'auraient renié après sa mort, cette mort n'étant pas suivie de la résurrection. Ils auraient dit sans nul doute : il nous avait annoncé qu'il ressusciterait dans trois jours, et voilà qu'il n'est pas ressuscité; il devait nous envoyer l'Esprit, qui n'est pas descendu; comment nous en rapporterons-nous à lui pour ce qui concerne l'avenir, quand le présent le convainc de mensonge ?

Je le demande de nouveau, pour quelle raison auraient-ils prêché sa résurrection, s'il n'était pas ressuscité ? – Parce qu'ils l'aimaient, me répondra-t-on. – A l'amour eût succédé la haine, dès qu'ils auraient vu qu'il les avait trompés et trahis, que par mille fausses promesses il les avait engagés à quitter leurs maisons et leurs familles, qu'il avait soulevé contre eux toute la nation des Juifs, il laquelle ils étaient désormais livrés sans défense. Si lui-même eût été le faible jouet d'une illusion, ils eussent pu lui pardonner; mais ils n'auraient vu là qu'une perversité complète. En supposant, comme vous le faites, qu'il était un simple mortel, il eût dû dire la vérité, ne pas promettre le royaume céleste. On ne saurait donc douter que, dans une telle supposition, ils n'eussent dévoilé l'imposture, déclaré que cet homme était un séducteur et qu'il les avait abusés par ses prestiges: c'eût été le moyen pour eux d'échapper aux dangers et de mettre un terme à la guerre. Puisque les Juifs avaient donné de l'argent aux soldats pour obtenir d'eux la déclaration que les disciples avaient enlevé le corps, si ces derniers étaient venus leur dire : Oui, nous sommes coupables de cette fraude, il n'est pas ressuscité, de quels honneurs-ne les aurait-on pas comblés ? Il était donc en leur pouvoir d'acquérir des distinctions et des couronnes. Comment ont-ils préféré les affronts et les périls ? Ne fallait-il pas qu'une puissance divine, supérieure à toutes ces considérations, leur persuadât d'agir ainsi ?

HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

N'avons-nous pas encore éclairé votre esprit, songez qu'en dehors de cette puissance, quelque bien disposés qu'ils eussent été, jamais ils n'auraient entrepris d'aller l'annoncer au monde, ils l'auraient abandonné. Vous n'ignorez pas qu'il nous serait impossible d'entendre même prononcer le nom de ceux qui nous auraient trompés d'une manière aussi grave. Pourquoi donc ont-ils prêché son nom ? Espéraient-ils triompher par son secours ? C'est le contraire qu'ils devaient attendre; car, eussent-ils un moment réussi qu'ils n'auraient pu manquer de périr ensuite en produisant le nom d'un imposteur. Voulaient-ils jeter un voile sur le passé, le meilleur moyen était de se taire; l'antagonisme devait nécessairement exciter contre eux la haine et les couvrir de risée. Comment dès lors ont-ils eu la pensée d'inventer de telles choses ? N'avaient-ils pas oublié quelques-uns des enseignements reçus ? Si, quand n'existait aucun sujet de crainte, ils oubliaient ou ne comprenaient pas ce qui leur était dit, comme l'Évangéliste lui-même le déclare, comment n'auraient-ils pas tout oublié dans un péril aussi pressant ?

Et pourquoi parler de la doctrine, quand leur amour pour le Docteur devait s'affaiblir par degrés sous le coup des craintes futures ? En premier lieu, pendant qu'il était à leur disposition, ils ne cessaient de lui demander : Où allez-vous ? et puis, lorsqu'il leur a longuement développé les maux qui doivent les assaillir au temps de la croix, ils sont là saisis de frayeur et comme stupéfiés; c'est alors que le divin Maître leur adresse ce reproche : «Personne de vous ne m'interroge et ne me dit : Où allez-vous ? mais, du moment où je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur.» (Jn 16,5-6) Si telle était leur affliction à la pensée de sa mort, bien qu'il dût ressusciter, comment n'eussent-ils pas été confondus et ne fussent-ils pas rentrés dans le sein de la terre, en supposant que leur maître les eût trompés sans les affranchir des mêmes craintes ?

5. Et d'où leur seraient venus leurs sublimes enseignements ? Lui-même, en effet, leur avait annoncé qu'ils recevraient de plus hautes leçons : «J'ai beaucoup de choses à vous dire; mais vous ne pouvez pas les porter en ce moment.» (Ibid., 12) Ces choses sont donc les plus sublimes. L'un des disciples ne veut pas même aller avec lui dans la Judée; et voici comment il s'exprime : «Allons nous aussi pour mourir avec lui,» (Jn 11,16) montrant assez par cette parole combien il redoute la mort. Si la perspective de la mort le fait ainsi trembler et reculer tandis qu'il est encore avec son divin Maître, que n'eût-il pas éprouvé n'étant plus dans la compagnie du maître et des autres disciples ? De plus, on ne trouvait là qu'une grande marque d'impudence. Et que pouvaient-ils dire après leur dispersion ? Le fait de la passion était connu du monde entier : la victime avait été clouée sur un gibet élevé en plein jour dans la métropole, au moment de la plus grande solennité, quand chacun devait surtout être présent; et nul étranger ne connaissait la résurrection, ce qui n'était pas un léger obstacle au succès de leur enseignement. La voix publique proclamait sa sépulture, les soldats et tous les Juifs déclaraient que les disciples avaient enlevé son corps; mais sa résurrection, encore une fois, était ignorée de tout le monde. Comment donc les apôtres pouvaient-ils espérer la persuader à l'univers ? Après les miracles opérés, les soldats s'étaient laissé séduire pour attester le contraire; comment alors des hommes dont la prédication n'aurait pas eu les miracles pour appui, et qui ne possédaient pas même une obole, se fussent-ils imaginé persuader la résurrection au genre humain tout entier ?

Supposé qu'ils eussent agi par ostentation, chacun se fût attribué le miracle, plutôt que d'en faire honneur à celui qui avait disparu. – Mais les hommes n'auraient pas ajouté foi à leur témoignage. – Et quand est-ce que ce témoignage devait être plus facilement accepté, en s'appliquant à celui que les Juifs avaient chargé de liens et mis en croix, ou bien à ceux qui s'étaient dérobés aux mains des Juifs ? – Mais pourquoi, je vous le demande, puisque telle était leur mission, les apôtres ne quittèrent-ils pas immédiatement la Judée pour se rendre chez les nations étrangères et restèrent-ils quelque temps dans leur pays ? – Et le moyen pour eux d'accréditer la prédication sans le concours des miracles ? S'ils en opéraient, comme la chose n'est pas douteuse, la divine puissance était là; s'ils triomphaient sans miracles l'événement n'en était que plus merveilleux. Ne connaissaient-ils pas les Juifs, dites-moi, leurs mauvaises dispositions et la jalousie dont leur âme était pleine ? Ils avaient lapidé Moïse après avoir traversé la mer à pied sec, après cette victoire et cet étonnant trophée qu'il leur avait lui-même procurés sans effusion de sang sur les Egyptiens, leurs tyrans et leurs oppresseurs, après le don de la manne, après avoir vu les eaux jaillir du rocher, après tant de prodiges accomplis en Egypte, dans la mer Rouge et le désert. Ils avaient renfermé Jérémie dans un humide cachot et fait mourir la plupart des prophètes.

Ecoutez ce que dit Elie quand il eut été chassé de leur contrée, malgré cette terrible famine, cette pluie miraculeuse, ce feu du ciel tombant à sa prière et le merveilleux holocauste

HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

qu'il avait offert : «Seigneur, ils ont égorgé vos prophètes et renversé vos autels; je suis resté seul, et voilà qu'ils en veulent à ma vie.» (III Roi 19,10) Les apôtres n'ébranlaient pas cependant les lois. D'où pouvait, je vous prie, leur venir le courage ? Ils étaient bien les plus misérables des hommes, et les innovations qu'ils voulaient établir étaient justement celles pour lesquelles les Juifs avaient crucifié leur Maître. Ce qu'il y avait néanmoins de plus dangereux, ce n'était pas cette identité de doctrine. Quant au Christ, on n'avait pu l'accuser de chercher sa propre gloire; mais eux, en provoquant la guerre dans l'intérêt d'un autre, n'en paraissaient que plus odieux.

Peut-être les lois des Romains leur venaient-elles en aide ? Au contraire, le plus grand obstacle était de ce côté, puisque les Juifs eux-mêmes disaient : «Quiconque se fait roi n'est pas l'ami de César.» (Jn 19,12) Cela seul pouvait donc ruiner leur entreprise, puisqu'ils étaient les disciples d'un homme accusé d'avoir affecté la royauté, et qu'ils avaient pour but de constituer sa puissance. D'où leur est enfin venu le courage d'affronter de si terribles dangers ? En quoi les jugeait-on dignes de foi dans ce qu'ils disaient de leur Maître ? Est-ce parce qu'il avait été crucifié ? est-ce parce qu'il était né d'une pauvre femme juive, l'épouse d'un artisan juif ? est-ce parce qu'il était d'une nation odieuse à toutes les autres ? Mais de telles choses, loin d'attirer et de gagner les auditeurs, devaient exciter la haine universelle, alors surtout qu'elles étaient annoncées par un faiseur de tentes et par un pêcheur. Ces considérations ne se présentèrent-elles pas à l'esprit des disciples ? Les natures timides se créent des dangers qui n'existent pas; et voilà quel était leur caractère. Comment se fait-il donc qu'ils aient espéré réussir ? Jamais ils ne l'eussent espéré, puisque tout concourait à détruire en eux cette espérance, si le Christ ne fût pas ressuscité.

6. N'est-il pas manifeste, même pour les hommes les plus dénués de sens, que les disciples, s'ils n'avaient pas reçu une grâce abondante et supérieure, des gages certains de la résurrection, n'eussent jamais accompli ni tenté ce qu'ils ont fait, qu'ils n'en eussent même pas eu la pensée ? Avec tant d'obstacles qui devaient non seulement empêcher l'action, mais encore rendre le dessein impossible, ils conçoivent ce dessein, ils l'exécutent d'une manière admirable et qui dépasse toutes les prévisions; ce n'est donc plus la force humaine, c'est la puissance divine dont chacun doit reconnaître là les effets. – Faisons-nous de semblables discours un salutaire exercice, non en nous-mêmes seulement, mais encore avec les autres : le reste alors nous deviendra plus facile à trouver. De ce que vous exercez un art manuel, ne pensez pas que cette étude doive vous rester étrangère. Paul était un faiseur de tentes; et cependant la grâce inondait son âme : c'est là qu'il puisait tous ses discours. Sans doute, mais avant d'avoir reçu la grâce, il était aux pieds de Gamaliel; et la grâce lui fut donnée parce qu'il avait préparé son âme à la recevoir, ce qui ne l'empêcha pas de se livrer au même travail. Aucun artisan n'a donc lieu de rougir; la honte est pour ceux qui mangent sans travailler, qui vivent dans la paresse, qui s'entourent de serviteurs et d'esclaves. Vivre d'un travail continu, c'est de la philosophie; ainsi se forment les âmes pures et les nobles cœurs. Celui qui est oisif n'a ni modération dans ses paroles ni but arrêté dans ses actions; aucune œuvre ne trouve place dans sa journée, il est plongé dans l'indolence et la léthargie. L'homme laborieux, au contraire, n'admet rien de superflu ni dans ses actions, ni dans ses paroles, ni dans sa pensée; le travail absorbe son âme tout entière.

Ne méprisons jamais ceux qui vivent du travail de leurs mains, proclamons-les plutôt heureux à cause de cela. Quel est votre mérite, dites-le-moi, lorsque vous vivez dans une perpétuelle inaction parce que vous êtes né riche, dépensant tout sans but et sans utilité ? Ignorez-vous que nous n'aurons pas tous le même compte à rendre, que ce compte sera plus rigoureux pour ceux qui vécurent ici-bas dans l'abondance et la liberté, bien moins sévère pour ceux dont la vie s'est écoulée dans les labeurs, l'indigence et les peines. L'histoire de Lazare et du mauvais riche nous montre assez cela. Vous qui n'avez pas usé de vos loisirs pour remplir les devoirs nécessaires, vous serez certes justement condamné; tandis que le pauvre qui s'est acquitté de ces mêmes devoirs dans le peu de temps qui lui restait recevra les plus belles couronnes. M'objecterez-vous le service militaire et les distractions qui nous sont imposées ? La raison repousse ce prétexte. Corneille était un centurion, et le baudrier ne porta pas atteinte aux vertus qu'il pratiquait. Pour vous, vous êtes sans cesse occupé de danseurs et de mimes, c'est au théâtre que vous consommez votre temps, vous n'objectez ni les obligations de la milice, ni la crainte des magistrats; et, quand nous vous appelons à l'église, vous avez à nous opposer d'innombrables empêchements. Et que direz-vous en ce jour terrible quand vous verrez les fleuves de feu, les flammes dévorantes et les indissolubles liens, quand les grincements de dents frapperont vos oreilles? Qui prendra votre défense en ce jour, lorsque sous vos yeux l'artisan vertueux sera comblé de gloire, et que vous souffrirez d'intolérables

HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPITRE AUX CORINTHIENS

maux, vous maintenant si mollement vêtu et respirant les parfums les plus suaves ? De quoi vous serviront vos trésors et l'abondance de toutes choses ? et l'artisan qu'aurait-il à craindre de sa pauvreté ?

Voulons-nous ne pas avoir à subir de telles souffrances, écoutons avec frayeur la parole qui nous est adressée, appliquons-nous de toutes nos forces et consacrons tout notre temps aux seules œuvres qui nous intéressent. En apaisant ainsi la justice de Dieu provoquée par nos péchés passés, en pratiquant désormais la vertu, nous pourrons obtenir le royaume céleste, par la grâce et l'amour pour l'homme de notre Seigneur Jésus Christ ...